

le moment où sa fille, dont il connaissait le caractère, viendrait lui faire confiance de ses sentiments.

Pendant un mois, il ne survint aucun changement matériel dans la position de nos personnages. Mary, cependant, s'éprenait de jour en jour davantage de Lucien Labroue, et celui-ci commençait à s'apercevoir de la trop grande bienveillance de la jeune fille à son endroit. Cette bienveillance, à la nature de laquelle il était impossible de se tromper, le mettait à la gêne, car il aimait passionnément Lucie, et tous les millions de la terre n'auraient pu le déterminer à transiger avec son cœur. Il comptait sur la prochaine ouverture des ateliers de Courbevoie pour interrompre, ou du moins pour rendre beaucoup plus rares, les rapports établis entre lui et mademoiselle Harmant.

—Quand elle ne me verra plus que de loin en loin, pensa-t-il, elle ne pensera plus à son caprice.

L'événement parut d'abord lui donner raison. L'ouverture à l'usine vint, pendant un instant, non pas éteindre l'amour de Mary, mais l'enrayer. Lucien n'apparaissait plus que rarement à l'hôtel de la rue Murillo. La surveillance des travaux réclamait sa présence continuelle à Courbevoie. Mary souffrait en silence de cet éloignement et parfois, n'y tenant plus, elle allait sous un prétexte futile trouver son père à la fabrique pour voir Lucien, pour échanger quelques mots avec lui. De ces rares et courtes entrevues elle emportait un peu de bonheur.

Un samedi soir, le fils de Jules Labroue reçut une lettre de Georges Darier. Le jeune avocat l'invitait à déjeuner pour le lendemain. Il avait, disait-il, une communication à lui faire. Lucien pensa qu'il ne pouvait refuser l'invitation de son ami, et le soir même, après la fermeture des ateliers, il se rendit chez Lucie pour lui annoncer qu'il ne pourrait, comme d'habitude, passer avec elle toute la journée du dimanche, mais qu' aussitôt après le déjeuner, il s'empresserait d'accourir. Lucie aimait trop le jeune homme pour ne point accepter sans plainte cet involontaire abandon.

—Pour rien au monde je ne voudrais vous voir froisser un ami à qui vous devez tant, répondit-elle. Faites ce qu'il vous demande et revenez dîner avec moi. Nos heures de joie seront moins longues, n'aïez pas moins complètes.

Le lendemain, à l'heure indiquée, Lucien arriva rue Bonaparte. Il trouva chez Georges le peintre Etienne Castel. Celui-ci avait appris par son expulsi l'admission de Lucien chez Paul Harmant, et la situation importante qu'il occupait dans l'usine.

Je vous félicite de votre succès, monsieur Labroue, dit-il en lui serrant la main. Vous êtes digne du bonheur qui vous arrive, et je crois qu'un bel avenir s'ouvre devant vous.

—Je le crois aussi, monsieur...je l'espère répliqua Lucien, et je ne cache point, à vous qui me portez intérêt, que j'ai de hautes ambitions.

—Lesquelles ?

—Voler un jour de mes propres ailes...travailler, non plus pour les autres, mais pour moi-même.

—Songeriez-vous à reconstruire, à un moment donné, les ateliers de votre père à Alfortville ?

—J'y songe. C'est un devoir que je me suis imposé et auquel je ne faillirai pas ! Dès que j'aurai mis de côté la somme indispensable pour commencer des travaux sur une toute petite échelle, je les commencerai. La mémoire de mon père me soutiendra.

—Je te félicite de cette résolution, mon ami ! dit Georges. Elle est d'un bon fils et d'un grand cœur. L'ambition ainsi comprise me paraît une noble chose. Et puisque nous songeons au passé, je vais te rendre compte des démarches que tu m'as prié de faire au sujet de cette femme condamnée pour les crimes d'incendie et d'assassinat.

—Jeanne Fortier ?

—Oui, Jeanne Fortier.

—Eh ! bien ?

—Coupable ou non, la malheureuse femme a cruellement souffert.

—Ce que souffrent toutes les condamnées, je suppose.

—Beaucoup plus. Après sa condamnation elle est devenue folle.

—Folle ! s'écrièrent à la fois Lucien et Etienne Castel.

—Oui, et elle est restée ainsi privée de raison pendant dix ans à la Salpêtrière.

—En est-elle sortie ?

—Oui.

—Comment ?

—Un incendie, allumé par un obus pendant le siège et gagnant le pavillon qu'elle habitait, produisit sur elle un effet de terreur qui réveilla sa mémoire et lui rendit la raison avec le souvenir.

—Et alors ?

—Alors elle fut transférée à la maison centrale de Clermont, où elle devait finir sa vie, ayant été condamnée à la réclusion perpétuelle...

—Elle est morte ? demanda vivement Lucien.

—Non, mais il y a deux mois, trompant la surveillance des gardiens, elle s'est évadée sous le costume d'une des religieuses qui sont chargées du service de l'infirmerie.

—Evadée ! s'écria Etienne Castel, et on n'a point retrouvé sa trace ?

—Non, jusqu'à présent, mais il est peu probable que sa liberté se prolonge. Son signalement a été envoyé dans toutes les directions et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, la malheureuse se fera prendre.

—Pauvre femme ! murmura le fils de Jules Labroue, tu avais raison de le dire, elle a beaucoup souffert ! Qui sait si maintenant je la verrai jamais, et j'aurais tant voulu la voir, lui parler. Comment l'idée d'une évasion lui est-elle venue ?

—On doit rester à cet égard dans le champ des suppositions, répliqua Georges. Mais il paraît, d'après les renseignements obtenus, qu'elle avait fait faire des démarches pour connaître le sort de ses deux enfants dont son arrestation l'avait séparée. Ces démarches étant restées sans résultat, il est plus que probable qu'elle s'est enfuie pour chercher elle-même son fils et sa fille. C'est en les cherchant qu'elle se livrera. Du moins on le croit fermement au parquet et à la préfecture de police.

—Pauvre créature ! répéta Lucien ; pauvre mère ! On me parlait d'elle il y a quelques jours.

—Qui donc ? demanda Georges.

—Une femme qui jadis a suivi le procès. Elle me disait qu'effectivement, Jeanne Fortier avait des enfants.

—Quelle espèce de femme ? fit le peintre avec curiosité.

—Une porteuse de pain qu'on appelle dans le quartier Dauphine "Maman Lison," mais qui se nomme en réalité Lise Perrin.

Ce sujet de conversation semblant épuisé, Etienne Castel dit à Georges :

—Quand viendras-tu visiter ton tableau ?

—La semaine prochaine, mon ami.

—Préviens-moi la veille afin de me trouver à l'atelier.

—C'est convenu. Mon petit cheval fait-il bon effet ?

—Tu verras cela, je veux te laisser le plaisir de la surprise.

A partir de ce moment l'entretien roula sur la peinture et les artistes. Le déjeuner s'acheva gaiement. Lucien n'oubliait pas qu'il avait promis à sa fiancée de revenir le plus tôt possible ; aussi demanda-t-il à Georges la permission de le quitter de bonheur et prit-il le chemin du quai Bourbon.

LXXIV

Lucie attendait, en compagnie de "maman Lison," devenue son inséparable. Jeanne trouvait le moyen de se rendre utile de mille manières à la jeune fille. Elle nettoyait avec un soin minutieux les deux pièces du petit logement, faisait les commissions, et Lucie, déchargée de ces soucis, pouvait donner tout son temps au travail. L'ouvrière commençait à éprouver pour sa voisine une amitié filiale. Les manifestations de cette amitié mettaient souvent des larmes dans les yeux de la pauvre mère, qui se figurait par instant retrouver en Lucie sa fille. Lorsqu'elle vit Lucien Labroue franchir le seuil de la chambre, elle voulut se retirer par discrétion.

—Restez donc, bonne maman, lui dit le nouveau venu, c'est jour de fête aujourd'hui pour ma chère Lucie, et vous en prendrez votre part.

Jeanne ne demandait qu'à rester.

—Ah ! vous êtes bon, monsieur Lucien ! fit-elle avec émotion. Vous l'aimez bien notre chère

demoiselle ; mais je l'aime autant que vous ! Ne la quitter jamais, voilà ce que je voudrais !

—Cela viendra peut-être.

—Comment ?

—De la façon du monde la plus simple. Lorsque nous serons mariés Lucie aura un appartement qu'il faudra soigneusement entretenir. Si vous voulez nous suivre, vous vous chargerez de cet entretien.

—Si je veux vous suivre ! s'écria Jeanne ; mais rien que la pensée d'aller vivre avec vous deux remplit mon cœur de joie !

—Ainsi, vous acceptez ?

—Ah ! je le crois bien que j'accepte, et plutôt cent fois qu'une, et je vous suis profondément reconnaissante.

—Vous avez eu une excellente pensée, mon ami, dit Lucie à son tour ; si maman Lison m'aime, je le lui rends bien ! Il me semble trouver en elle la mère que je n'ai jamais connue.

—Et je vous adore, chère mignonne, comme si vous étiez ma fille ! s'écria Jeanne en prenant Lucie dans ses bras et en la serrant contre sa poitrine.

Ce fut un moment d'émotion ineffable pour les deux femmes, ignorant que les liens étroits du sang les unissaient, mais poussées l'une vers l'autre par la plus tendre affection.

—Maman Lison, fit Lucien au bout d'un instant, vous souvenez-vous qu'il y a quinze jours ou trois semaines, en nous entretenant de mon père, nous avons parlé de cette malheureuse femme condamnée pour un crime dont je crois qu'elle est innocente ?

Jeanne tressaillit.

—Oui, oui, je m'en souviens, répondit-elle vivement.

—Je vous avais promis de m'informer d'elle.

—C'est vrai.

—Eh bien ! j'ai eu de ses nouvelles aujourd'hui.

Jeanne tremblait de tous ses membres. Ce fut d'une voix à peine distincte qu'elle répéta :

—De ses nouvelles ?

—Oui, par un ami, Georges Darier, l'avocat, que j'avais prié de savoir dans quelle maison Jeanne Fortier était détenue.

—Et il l'a su ?

—Oui. La malheureuse, après avoir été folle pendant dix années à la Salpêtrière, a recouvré la raison et on l'a transférée à Clermont.

La veuve de Pierre Fortier ne se sentait plus une goutte de sang dans les veines. Pour ne se point trahir, il lui fallait faire appel à toute son énergie, à toute sa force de volonté.

—Alors elle est à Clermont ? bégaya-t-elle.

—Non. Elle s'est évadée de sa prison il y a deux mois.

—Evadée ! s'écria Lucie. Ainsi, elle est libre ?

—Oui, mais pas pour longtemps, selon toute apparence, car on suppose qu'elle ne s'est enfuie qu'afin de chercher ses enfants, et on compte sur ses démarches imprudentes pour la reprendre et la réintégrer à la maison centrale.

Jeanne frissonnait. Elle détournait la tête pour cacher sa pâleur livide. Plus que jamais elle comprenait qu'il lui fallait se taire et se cacher.

Le matin de ce même dimanche où nous avons montré Lucien Labroue déjeunant chez son ami Georges Darier, Mary s'était levée plus tard que de coutume. La fille du millionnaire était, ce jour-là, singulièrement sombre et triste. Elle resta dans sa chambre jusqu'à l'heure du déjeuner, pensant à Lucien dont l'indifférence visible à son endroit lui semblait à la fois blessante et incompréhensible, Mary souffrait véritablement. L'amour, dans ce cœur tout neuf, avait fait des progrès rapides. La jeune malade, avec ses libres allures d'enfant gâtée, grandie au milieu des mœurs libres et des flirtages américains, avait agi de manière à ce que Lucien ne pût ignorer la passion qu'il inspirait. Pourquoi donc semblait-il méconnaître ou dédaigner cette passion ? Sans trêve et sans relâche Mary se posait l'énigme insoluble que nous venons de formuler.

Le fils de Jules Labroue, nous l'avons dit à nos lecteurs, s'était bien aperçu des sentiments de la jeune fille, mais, outre qu'il aimait Lucie exclusivement et plus que tout au monde, l'idée ne lui